



© TRÉVÈRS/NAIA

Travail enseignant : hors la classe, le métier

S'il a fait l'objet de quelques enquêtes quantitatives, le travail « hors la classe » qui relève comme les tâches d'enseignement de l'activité professionnelle quotidienne des enseignants des écoles a été très peu analysé dans sa dimension qualitative. Frédéric Grimaud, enseignant et chercheur en ergonomie, en a fait un objet d'étude et un support de débat entre enseignants pour permettre à ceux-ci de remettre la main sur cette partie intégrante de leur métier trop souvent laissée dans l'ombre.

Les bienfaits de la dispute professionnelle

« **T**oi tu vas mourir jeune si tu continues à travailler comme ça ! » Monique, enseignante en grande section de maternelle à Les Pennes Mirabeau (13) et forte de ses 27 ans de métier, est sceptique quand sa collègue Cécile lui explique que, chaque matin, elle prend le temps de préparer à chacun de ses élèves une barquette individuelle en prévision de l'atelier mathématique qu'elle leur propose. Pour Cécile, il s'agit à la fois de leur permettre de rentrer plus vite dans la tâche et de s'éviter les conflits entre enfants. Pour Monique, c'est beaucoup trop chronophage et contraire à l'autonomie qu'elle souhaite développer chez ses élèves. Voilà le genre de dispute professionnelle qui fait le miel de Frédéric Grimaud qui les organise en filmant le travail « hors la

classe » des deux enseignantes et en les confrontant à des extraits vidéo qu'il a sélectionnés. Monique a vite accepté de participer aux travaux du chercheur : « *J'aime bien avancer dans mon métier* », précise-t-elle. Après avoir été filmée, Monique s'est prêtée à un entretien de plus de trois heures avec Frédéric pour analyser ses pratiques puis à une confrontation avec Cécile qu'elle ne connaissait pas auparavant. « *Voir travailler les autres m'a permis de réfléchir sur mes temps de préparation et d'alléger encore mon travail, mais pour Cécile, je crois que ça été encore plus bénéfique* », sourit l'enseignante. Monique, PEMF, verrait bien ce type de démarche déclinée dans les ESPE à destination des jeunes enseignants car « *ces temps sont pour l'instant passés sous silence et on ne les aide pas à s'organiser pour ce qui constitue une dimension essentielle du métier* ».



© MIRA / ANA

« Donner à voir toute l'épaisseur du travail hors la classe »

FRÉDÉRIC GRIMAUD

Frédéric Grimaud est professeur des écoles dans les Bouches-du-Rhône et chercheur rattaché à l'équipe ERGAPE (Ergonomie de l'activité des professionnels de l'éducation) de l'université de Provence. Dans le cadre d'une convention entre le SNUipp-FSU et ERGAPE, il a mené une recherche de type clinique sur le travail des enseignants en dehors de la présence des élèves.

Pourquoi s'intéresser au travail « hors la classe » des enseignants du primaire ?

FG. Tout est parti de la commande syndicale d'une section départementale, le SNUipp13, qui souhaitait prendre la mesure de tout ce qui se passait en dehors de la classe. Avec l'idée que cette partie du travail était à la fois conséquente et laissée dans l'ombre que ce soit par l'institution, par la recherche ou par les enseignants eux-mêmes.

Cette question aurait pu être abordée au regard des incidences sur l'apprentissage des élèves ou sur l'aspect didactique. J'ai choisi de l'analyser sous l'angle du travail en lui-même c'est à dire du côté de l'activité du professeur pendant ces moments et d'observer non seulement tout ce qu'il déploie mais ce que ça lui coûte en tant que travailleur.

Quelle démarche avez-vous adoptée pour votre recherche ?

FG. Ma démarche relève de la clinique de l'activité. Je ne travaille pas sur de gros échantillonnages mais sur quelques enseignants en privilégiant plutôt la durée et l'intensité. Je suis allé voir des enseignants plusieurs fois tout au long d'une année. Cela part d'un constat politique qui est d'ailleurs aussi celui du syndicat : les enseignants ont été déposés de leur travail depuis quelques années. Cette recherche se donne donc pour ambition de leur redonner

de la respiration en créant des espaces collectifs au sein desquels ils vont pouvoir délibérer, discuter de la pertinence de leurs gestes. Je suis allé dans les écoles pour filmer des enseignants avant et

« Il faut aller au-delà du simple chiffrage pour s'intéresser à ce que font réellement les enseignants en dehors de la classe. »

après la classe, et ensuite les faire réagir sur le contenu de ces films. L'idée était de créer un espace propice à un dialogue dont l'objet était le travail. Un dialogue avec moi dans un premier temps puis avec d'autres enseignants. Les enseignants, tous volontaires, savaient qu'ils participaient à un travail de recherche qui allait aussi être exploité dans un cadre syndical.

Quelle exploitation a été faite du matériau obtenu ?

FG. Il s'agit en fait de données empiriques qui se réorganisent à chaque fois qu'on met en place une discussion collective sur le travail. Mon travail consiste d'abord à fournir un support pour alimenter, chez les collègues qui s'en emparent, des débats sur le travail, ce qu'Yves Clot appelle des disputes professionnelles. Cette démarche fait grossir une sorte de boule de neige qui donne à voir toute l'épaisseur du travail hors la

classe. Pour appréhender cette dimension cachée du travail aujourd'hui, on ne peut plus se contenter d'un rapport de l'Inspection générale ou d'une enquête du syndicat. Il faut aller au-delà du simple chiffrage pour s'intéresser à ce que font réellement les enseignants en dehors de la classe. C'est l'idée que derrière des corrections de cahiers, un affichage de classe ou la préparation d'un atelier en maternelle, il y a du métier avec ses difficultés, mais aussi la richesse de sa culture et de son histoire.

Un métier qui déborde des prescriptions officielles ?

FG. Oui et c'est important de regarder cette part qui échappe à l'administration. Je montre dans mon travail l'émergence de pratiques « clandestines » comme par exemple lorsque des enseignants s'organisent pour effectuer leurs photocopies le matin alors que les horaires de classe sont commencés. On s'aperçoit en échangeant avec les enseignants qu'il s'agit là de pratiques communément admises comme faisant partie intégrante du métier. En tant que chercheur, je peux alors contribuer à ce qu'elles soient mieux prises en compte par l'institution. En interrogeant le travail réel, on comprend ce qu'il a de différent de celui pensé par le

ministère mais même aussi parfois de celui pensé par le syndicat.

Comment s'emparer de ce travail pour en faire un outil au service des enseignants ?

FG. Difficile de mettre un ergonome ou un syndicaliste derrière chaque travailleur. Mais il est important que, par exemple, dans le cadre de la campagne actuelle du SNUipp qui demande du temps pour mieux travailler, les enseignants puissent avoir une idée précise de ce qu'ils mettent dans ce temps. Certainement pas celui nécessaire pour remplir des tableaux Excel inutiles mais celui défini par leur propre débat de normes et de valeurs. L'enjeu est de faire passer l'idée, a contrario des nombreuses enquêtes qui montrent que les profs travaillent mal et que leurs résultats ne sont pas bons, que les enseignants sont

« Les enseignants sont eux-mêmes les dépositaires des critères du bon ou du mauvais travail. »

eux-mêmes les dépositaires des critères du bon ou du mauvais travail. Selon des critères pédagogiques et didactiques mais aussi des critères ergonomiques comme la fatigue et le gain de temps (voir reportage ci-contre). C'est cela le travail réel. **PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE MIQUEL**

